

LE GROUPE AU NÉGATIF

Le groupe, dans la psychanalyse, est au négatif. Il l'est à plus d'un titre, dans plusieurs dimensions de la pratique, de la théorie et de l'institution psychanalytiques.

Repérer cette inscription du groupe au négatif constitue un espace pour penser ce qui mobilise ainsi rejet et — peut-être —, résistance dans le rapport de la psychanalyse et du groupe. D'obstacles et de butées nous pouvons alors espérer faire le ressort d'une recherche et, peut-être, d'un retournement de perspectives.

Deux distinctions s'imposent d'abord quant aux différents statuts que la notion de groupe peut dans ce débat revêtir : La première établit que nous ne parlons pas du même objet lorsque le groupe est considéré comme un objet d'investissements et de représentations, ou comme un modèle d'organisation intrapsychique, ou encore comme un système de liens intersubjectifs, ou enfin comme un dispositif sinon une méthode de travail de la réalité psychique. Un point de vue constitué par un ensemble d'hypothèses psychanalytiques sur le groupement doit nécessairement opérer cette distinction, assurément pour en articuler les termes. Ce qui fait obstacle dans le champ de la psychanalyse est constitué par les deux derniers statuts : système de liens intersubjectifs, méthode ou dispositif de travail.

La seconde distinction porte sur l'opposition entre une intersubjectivité « verticale » et une intersubjectivité « horizontale » du groupement : la première correspond au groupement *multigénérationnel familial*, la seconde au groupement *synchronique de non-familiers*. Bien entendu, les « modèles » d'objets et de relations sont transférés de l'un à l'autre de ces groupes, mais ils sont hétérogènes dans leur constitution, leurs processus, leurs enjeux, leurs modalités de fonctionnement : par exemple, le refoulement, les mécanismes de défenses contre le retour du refoulé et les effets de ce retour, s'ils sont spécifiés par les modalités psychiques propres

à l'être-ensemble, ne sont pas tout à fait identiques. La filiation n'est pas l'affiliation : le groupe est une modalité de la répétition mais aussi de la sortie des liens familiaux. Ce point de vue a des conséquences importantes lorsque l'on considère le groupe comme situation et comme méthode pour le travail psychique centré sur les modalités subjectives de l'être-ensemble. Ce n'est que dans l'espace psychanalytique que le groupe pour ses sujets et chacun l'un pour l'autre peuvent se *prêter* à devenir comme une famille, à la représenter ; mais ces transferts et ces *prestations* sont l'objet de l'*interprétation* : elle viendra pointer les alliances de désir et de défense qui assurent une prise de groupe dans tel système d'objets : la famille et ses représentants archaïques, corps maternel, cellule, conglomerat...

Le « non » que le discours dominant dans la psychanalyse oppose à la question du groupe tient, par une part, à ces confusions. Mais le rejet se fonde aussi sur d'autres motifs, et nous avons à distinguer ce qui les constituent comme des obstacles à travailler, d'autant plus que ce « non » séparateur est aussi tempéré d'un « oui, mais... ».

1. LE « NON » DE LA PSYCHANALYSE AU GROUPE

Trois fois non : le premier est énoncé, à plusieurs reprises, par Freud ; le second, implicite, soutient l'invention de la psychanalyse ; le troisième est tu, comme une défense ou un rejet, et il ne peut être connu que par ses effets.

1.1. A plusieurs reprises Freud dit ou écrit que la psychanalyse ne peut être pratiquée dans la réunion de plusieurs personnes. Il dit non à Trigant Burrow, au cours du voyage en Amérique de 1909, lorsque le psychiatre américain l'interroge sur la possible extension de la méthode psychanalytique à un groupe, et il assortit sa réponse de la nécessité élémentaire de la part de l'initiateur d'un tel improbable projet de se soumettre préalablement à la psychanalyse (1). Le non de Freud sera par lui explicité dans les Conférences de l'*Introduction à la Psychanalyse* : La psychanalyse ne peut jamais être utilisée pour tout un séminaire (*ein ganzes Kolleg*), toujours seulement pour une personne singulière (*eine einzelne Person*) : elle ne

(1) Ce que Burrow envisagera à la veille de la Première Guerre mondiale, mais sans pouvoir réaliser de ce fait son projet.

supporte pas d'autre auditeur que le médecin. Notons ici que Freud s'adresse à des médecins avec lesquels il partage l'idéologie libérale de la conception de l'individu, et qu'il utilise pour désigner un ensemble plurisubjectif un terme qui désigne bien un groupe, mais un groupe d'auditeurs ou d'étudiants (un séminaire, un amphithéâtre). Autrement dit, ce n'est pas dans les séminaires que l'on fait l'expérience de la psychanalyse.

Il est aussi important d'entendre Freud prendre en considération le malade qui serait soumis à une situation psychanalytique plurielle. Le malade est défini par deux traits : en tant que personne sociale autonome (*soziale selbständige Person*), il serait confronté à livrer aux autres ses secrets ; et comme personnalité unifiée (*einheitliche Persönlichkeit*), il aurait à s'avouer à lui-même ce qu'il souhaite maintenir caché ou secret.

Le non de Freud porte donc ici sur une double difficulté : l'une est *méthodologique*, elle concerne aussi bien les conditions de l'établissement du transfert favorable à la levée du refoulement dans le cadre de la cure que la possibilité de mettre en œuvre la méthode de la libre association ; l'autre est corrélativement *éthique*, elle met en cause le traitement des défenses. Certes, Freud ne précise pas davantage ce qu'il entend par *autonomie* sociale et par *unité* psychique, sinon que la méthode que nous dirions aujourd'hui « de groupe » y porterait gravement atteinte. Puis-je préciser : par incompetence de la méthode, en raison des effractions qu'elle produirait. Question d'importance, qui ouvre ainsi la nécessité de définir la méthode en rapport avec l'*objet* de la psychanalyse et avec les processus que son *dispositif* mobilise.

A cette première objection vient s'en juxtaposer une seconde, d'un autre ordre : l'accès à la psychanalyse, explique Freud, est rendu difficile à cause de ses prémisses mêmes, dans les affirmations qu'elles soutiennent que les processus psychiques sont eux-mêmes inconscients et que les pulsions sexuelles jouent un rôle prépondérant non seulement dans la causalité des névroses, mais aussi dans les créations de la culture, de l'art et de la vie sociale. Et la résistance à la psychanalyse est là : « la société n'aime pas qu'on lui rappelle cette partie scabreuse des fondations sur laquelle elle repose : elle n'a aucun intérêt à ce que la force des instincts sexuels soit reconnue et l'importance de la vie sexuelle révélées à chacun ».

La société : quelle est donc cette instance pour les sujets

qui en sont partie constituante, sinon le lien même qui les fait tenir ensemble et dont chacun est partie prenante ?

La défense est ici du côté de l'être-ensemble, et l'on pourrait dire : du côté de ce qui s'y trouve méconnu, caché, dénié pour que les alliances psychiques inconscientes de ses sujets soit maintenue dans le refoulement. Mais, de cet obstacle n'est-il pas possible, précisément, de faire l'objet d'un travail ? Si la défense construite et tenue ici du côté de l'ensemble est énoncée, le problème, sous réserve d'un inventaire plus fin, se formule encore comme celui de la méthode appropriée à sa manifestation et à ses enjeux : il n'est plus seulement dans le respect de l'autonomie sociale et de l'unité de la personnalité.

En 1929, avec *Malaise dans la Civilisation*, mais déjà une dizaine d'années auparavant, lors de la déclaration du Congrès de Budapest, Freud a l'intuition du nœud de la question. Les « névroses de civilisation » sont inhérentes aux modalités de l'être-ensemble — l'intuition est formulée dès la *Morale Sexuelle Civilisée*, en 1909, l'année du voyage en Amérique — et il est nécessaire de rechercher de nouvelles « propositions thérapeutiques qui pourraient prétendre à bon droit offrir un grand intérêt pratique », une fois acceptée l'idée de mêler l'or de la psychanalyse au cuivre des aménagements techniques requis. L'obstacle est alors recentré du côté de « l'autorité nécessaire pour imposer la thérapeutique adéquate » ; question décisive du transfert, de la place et de la fonction du psychanalyste dans un espace autre que celui de la cure-type (2).

1.2. Le second non est implicite, il se déduit du contexte dans lequel s'opère l'invention de la psychanalyse. Deux moments me paraissent significatifs : le second aboutit, avec la cure de Dora, à la mise au point du dispositif technique de la cure psychanalytique, mais il prend appui sur l'élaboration de ce qui s'est joué entre Freud, Fliess et Emma Eckstein deux ans auparavant. On pourrait dire que ce premier moment, daté de 1897 est le préalable par lequel Freud rompt le pacte dénégatif qui fait tenir ensemble Fliess et Freud dans un lien de méconnaissance quant à leur désir de savoir sur le corps féminin.

Fliess refusant de reconnaître son erreur chirurgicale dans

(2) Je reprends ici, en les résumant, les propositions que j'ai faites dans l'article : « Place, fonctions et savoir du psychanalyste dans le Groupe », *Revue de Psychothérapie psychanalytique de Groupe*, 1985, 1-2, 13-37.

l'opération des cornets nasaux d'Emma Eckstein, « ce refus place Freud dans la situation de devoir avaliser cette volonté de méconnaissance s'il veut conserver son amitié [...] Pour maintenir ce lien, il doit sacrifier des liens entre des choses vues, des choses entendues d'une part, et des représentations visuelles d'autre part (les fantasmes d'Emma et son rêve de l'injection faite à Irma) ». En disculpant Fliess (« pour ce qui est du sang, tu n'es absolument pas coupable ») il fait « porter la créance du sang d'Emma à l'hystérie de celle-ci » (3). Fliess, de son côté, s'installe en censeur de Freud, et Freud ainsi l'installe en lui, non sans conséquence sur la théorie dite de la séduction : « dans le même temps où le séducteur se dérobe, où le séducteur est escamoté, il semble prendre ses quartiers à l'intérieur de Freud même et d'Emma » (4).

Fonder la psychanalyse, c'est la fonder sur le négatif de l'institution médico-chirurgicale, ce contre quoi protégeait le pacte dénégatif entre Fliess et Freud. C'est aussi placer au cœur de son débat le *proton pseudos* et la question de la vérité du sujet dans son rapport à ce qui le représente : pour Freud, Fliess autant qu'Emma. Mais fonder la psychanalyse, c'est aussi, pour Freud, s'extraire du lien de maintenance du refoulé qu'exige l'être-ensemble. C'est d'abord dé-lier cela. Cette sortie de la psyché de masse pour advenir à l'individuation créatrice exige la rupture avec l'indifférenciation de leur espace commun conclu par le pacte dénégatif, avec l'espace psychique partagé que scelle et représente entre Freud et Fliess, pour eux deux, le corps et le sang d'Emma. Freud donnera, sans s'y référer, un fondement théorique à ce mouvement en 1920-1921, dans *Psychologie des Masses et Analyse du Moi*, lorsqu'il montrera que la figure du *Dichter*, première expression de la psychologie individuelle, apparaît sur le fond de la rupture avec l'état de *masse* (J.-M. Rey (5) a justement souligné que le terme alors utilisé par Freud est *die Menge*, la multitude compacte et indifférenciée).

Dora, fin 1899. Il faudra que Freud s'extraie encore de la fascination de l'être-ensemble que l'hystérique convoque pour être. J'ai essayé de mettre en évidence cette puissance hystéro-

(3) Ph. REFABERT, B. SYLWAN, « Freud, Emma Eckstein, Fliess », L'invention de la psychanalyse en 1897, *Colloque « L'Étranger »*, Collectif Événements Psychanalyse, pp. 109-110, 1983.

(4) *Ibid.*, p. 112.

(5) J.-M. REY, 1984, « Freud et l'écriture de l'histoire », *L'Écrit du temps*, 6, 23-42.

gène du groupe, le noyau hystérique ordinaire de tout lien (6). C'est, me semble-t-il, contre cet effet, contre l'espace spectaculaire qu'il génère et dans lequel se prennent les rapports de séduction et de domination, que Freud fait droit, par le dispositif, à un autre espace : celui de la représentation endopsychique et celui de la parole. Ce que Freud invente avec Dora, dans son rapport (ici *retourné*) à l'hystérie, ce n'est pas seulement la situation fondamentale de la psychanalyse ; c'est, à travers la mutation capitale du regard à la parole, de nouveau la psychanalyse elle-même. Ici, les liens entre les choses vues et les choses entendues ne sont plus sacrifiés à la complaisance du lien, à la quête chez le spectateur du regard qui incarne le désir : l'hystérique — et Freud comme psychanalyste l'aura précédé —, devra convertir son regard vers l'espace interne de la représentation, et transformer ses actes, ses cris, ses conversions en mots.

C'est à Fliess, en mai 1897, que Freud adresse dans une note jointe à une lettre, cette définition de l'identification : « pluralité des personnes psychiques : le fait de l'identification autorise peut-être un emploi littéral de cette expression ». Pouvons-nous entendre dans cet énoncé, qui soutiendra la théorie de l'identification hystérique dans l'*Interprétation du Rêve*, mais aussi l'enjeu des identifications dans les processus du rêve (condensation et formation de personnes-conglomérat, diffraction multiplication de l'identique,...) l'effet du travail psychique par lequel Freud se déprend de l'alliance sanglante et dénégatrice qu'il avait établie avec Fliess par l'intermédiaire d'Emma ? L'analyse du rêve de l'injection faite à Irma, quelle qu'en soit l'interprétation proposée parmi celles avancées par D. Anzieu, A. Green, Ph. Refabert, M. Schneider, M. Schur, J. Masson en tout cas fait travailler cette découverte capitale.

Capitale, en effet, pour notre propos : ce dont Freud parle ici en clair pour la première fois, c'est d'une organisation de la *groupalité psychique*. Et cette perspective ne sera jamais abandonnée ; elle sera au contraire perlaborée et enrichie, jusqu'aux énoncés de 1923 sur les identifications multiples, et dès la rédaction du cas Dora (publié en 1905) : c'est en termes de groupe que sera analysé le jeu des identifications par le symptôme hystérique de toux et d'enrouement, véritable réseau d'objets et de signes formant groupe *dans* Dora et *autour* de Dora (7).

(6) R. KAËS, 1985, « L'hystérique et le groupe », *L'Évolution psychiatrique*, XL, 1, 129-156.

(7) R. KAËS, 1985, *op. cit.*, pp. 139-145.

Ainsi, dans ce non implicite, peut-être déjà fomenté au cours du séjour de Freud chez Charcot (8), s'inscrit la première découverte de ce qui, c'est une formulation de J.-B. Pontalis, « en chacun de nous est groupalité ». Et nous pouvons en suivre le destin dans la pensée de Freud (9). Mais nous ne pouvons en percevoir et en déchiffrer les énoncés que d'être mobilisés par ce qu'ils désignent dans la psyché, lorsque nous sommes confrontés à leurs effets et à leur formation dans les formes « verticales » (intergénérationnelles, familiales) ou « horizontales » (synchroniques) du groupement. C'est à des psychanalystes qui se sont intéressés conjointement au traitement de la psychose et aux liens du groupement que nous devons qu'une attention soit aujourd'hui portée à ces formations constitutives, constituantes, de la réalité psychique.

1.3. Le troisième non de la psychanalyse est tu, du moins tant que le mouvement et l'institution psychanalytiques ne sont pas confrontés à scruter, dans l'agencement de l'être-ensemble des psychanalystes, comment ce qui a été évacué du travail psychanalytique fait retour, parfois sur un mode catastrophique, dans le groupement même. La juste insistance sur la nécessaire solitude du psychanalyste n'échappe pas à l'idéalisation héroïque dont se tiennent les identifications à Freud ou à tout autre successeur dans la figure de l'Ancêtre fondateur ; et chacun pour son propre compte fait le chemin de la rupture nécessaire avec la psyché de masse pour advenir comme Je dans sa propre histoire. Rupture nécessaire ; mais suffisante ?

Une série de difficultés surgissent ici dans la psychanalyse. En évoquant le titre du célèbre article de Freud qui décrit les trois vexations narcissiques qu'infligent la triple décentration cosmologique (Copernic, Galilée) biologique (Darwin) et psychologique (Freud), je veux rendre compte de cette vexation narcissique quatrième que nous inflige l'expérience et la connaissance de ce qui, de chacun de soi, est aussi *décentré* dans le lien du groupement : cette découverte douloureuse de notre intrication narcissique et objectale dans l'être-ensemble. Pour fondatrice qu'elle soit, cette intrication défie la représentation de soi comme indivision, unité, entité monadique ; elle con-

(8) *Ibid.*, p. 137.

(9) R. KAËS, 1983, « Identification multiple, personne conglomérat, moi groupal. Aspects de la pensée freudienne sur les groupes internes », *Bulletin de Psychologie*, 363, 113-120.

trédit le culte secret que nous portons à cette image, de nous y être blessés, de nous y être découverts multiples et divisés, dépendants et parlés par le langage de la tribu. Alors notre tâche, infinie comme l'assèchement du Zuydersee, n'est plus seulement ordonnée à ce que « là où ça était, advienne le Je », mais aussi de reconnaître que le Je n'advient que de la séparation jamais achevée d'avec la psyché de l'être-ensemble. Reconnaître, et non pas exclure, rejeter, anathémiser : l'histoire française de la psychanalyse sans doute à cause de l'empreinte que lui a laissée Lacan, témoigne de cette difficulté à *traiter*, par la psychanalyse, dans la psychanalyse, cette difficulté-là. Le contraire de la *dénoncer* (10).

Comme toute institution, l'institution psychanalytique, se fonde, se maintient, se brise, sur un « passé sous silence » (11), sur un pacte dénégatif (12), sur une poche de méconnaissance entretenue par ses sujets sur la nature du lien qui les unit entre eux et à cet objet partagé qu'est l'institution. L'institution et le groupe au négatif, dans la psychanalyse, prendraient le sens d'être une des inconscientes façons d'accommoder les restes : les restes du transfert, les restes de l'idéalisation de la psychanalyse, les restes des reconnaissances incertaines — toujours remises en cause dans le travail même de la psychanalyse. Les restes de Freud. Le groupe n'aurait cette place dans le négatif que parce que l'analyse du lien groupal, et de ce qui dans notre psyché y prend forme, dévoilerait ce dont, pour persister dans et par ses sujets, le groupe tire force et parti, ce dont chacun tire assurance et partie de son identité, dans une alliance inconsciente qui, rompue par l'un, met les autres en péril.

Ce non-là est tu. Ce non-là peut tuer : ou Emma, ou Fliess, ou Freud. Et chacun qui se trouve pris dans l'un de ces emplacements, ou dans une configuration analogue dont le dévoilement se révèle dangereux pour ses sujets.

Le problème n'est pas si simple : pour que le travail de la psychanalyse puisse s'effectuer, il est sans doute nécessaire qu'une partie de la psyché soit *déposée* dans le cadre du groupe et dans celui de l'institution. Autre chose est ce qui s'y trouve *transféré*, et encore autre chose est ce qui de ce transfert est *maintenu* dans la résistance à l'analyse elle-même.

(10) Cf. F. ROUSTANG, *Un destin si funeste*, Paris, Éditions de Minuit.

(11) Cf. J.-C. ROUCHY, 1978, « Un passé sous silence », *Études freudiennes*, 13-14, 175-190.

(12) R. KAËS, 1987, *Le pacte dénégatif : une modalité de l'être-ensemble*. Colloque CEFFRAP, figures et modalités du négatif.

Mais le non tu au groupe, dans la mesure où celui-ci donne un accès possible à l'analyse des enjeux de l'être-ensemble, n'est pas seulement un non qui s'inscrit dans cette résistance : il est peut-être fécond de penser que l'analyse par la *méthode du groupe* est une situation-limite de la psychanalyse elle-même.

C'est en nous plaçant sur cette lisière, où vacillent les rapports de la psychanalyse avec son objet, sa méthode et sa situation fondamentale, ouvrant ainsi une nouvelle interrogation sur leur consistance, c'est sur cette limite où ne manque pas de se mettre en question ou d'être mise en cause l'identité du psychanalyste qui aurait outrepassé à ce triple *non*, ouvrant alors un nouvel espace pour l'expérience et la connaissance de l'inconscient, c'est en nous tenant sur cette brèche que nous lisons, dans le texte freudien, la marque d'un intérêt puissant pour la réalité psychique du groupement, pour ce qui en nous est groupalité. De ces *non* s'amorcent déjà quelques oui, mais... : il n'en faut sans doute pas davantage pour lancer une recherche. Mais il en faut beaucoup plus pour la poursuivre.

2. OUI, MAIS...

Les passages ouverts par Freud : je m'arrête, en écrivant ces mots, sur l'assurance qui dans cette recherche viendrait d'une autorisation tenue de la pensée freudienne même. Non de son hésitation, mais de son partage conclu par une position négative qui, pourtant, n'évacue pas la question elle-même. Au contraire, elle informe plus d'une construction, plus d'une analyse de Freud. Je l'ai esquissé précédemment : au cœur même du mouvement qui soutient le non à la méthode du groupe, il y a chez Freud la pensée du groupement et de la groupalité psychique : dans sa conception de l'identification, dans l'analyse des identifications par le symptôme (Dora), dans sa conception structurale du fantasme (« on bat un enfant »), de l'appareil psychique, dans sa mise en évidence des processus majeurs (condensation, diffraction) du rêve et des formations qu'ils construisent (personnes-conglomérat, multiplication de l'identique, par exemple). Mais aussi dans la théorie, qu'il maintient de 1912 à 1921, de *Totem et Tabou* à *Psychologie des Masses et Analyse du Moi*, de la précession de la psychologie de masse sur la psychologie individuelle, de l'état de *Menge* sur l'avènement du Je.

Mais laissons là l'argumentaire de l'autorité, s'il n'était pas

aussi une précieuse incitation à nous demander, grâce aux concepts qu'il charrie, à quelles conditions de possibilité nous sommes confrontés pour soutenir un tel point de vue, c'est-à-dire pour générer une clinique psychanalytique de la réalité psychique dans le lien groupal. Je devrai me limiter ici à la formulation de quelques questions majeures dans un chantier de travail tout juste circonscrit.

2.1. Sur la consistance de l'objet théorique de la psychanalyse

L'objet théorique propre de la psychanalyse n'est ni l'individu, ni la personnalité ni même le sujet singulier. Ce qui spécifie le champ du savoir psychanalytique est l'ensemble des énoncés et des hypothèses relatifs à un objet désigné par Freud comme *l'inconscient*, et dont les processus et les formations sont repérables par leurs effets dans l'organisation de la vie psychique et dans la formation des modes de la subjectivité. La construction théorique de l'appareil psychique est tributaire de la mise en situation, dans un dispositif approprié, pour un sujet singulier, de son rapport à la réalité psychique qui lui est propre, et qu'il délie de celle qu'il a partagé avec d'autres, ou qui lui a été imposée par d'autres : le transfert est le mouvement où se répète et où se reconstruit cette histoire.

Rien, dans le texte freudien, ni dans les énoncés ultérieurs, ni dans l'expérience, ne permet de soutenir que l'inconscient ait pour seul fondement, pour seule détermination et pour seule limite l'entité individuelle et son substrat organique corporel. De solides propositions conduisent au contraire à soutenir qu'effectivement :

1) l'individu mène une double existence : en tant qu'il poursuit sa propre fin, et en tant qu'il est membre d'une chaîne à laquelle il est assujéti, sinon contre sa volonté, du moins sans l'intervention de celle-ci (*Pour introduire le Narcissisme*).

2) « la psychologie individuelle est d'abord une psychologie sociale », dans le sens où l'Autre, mais aussi le groupement et ses modalités (la masse compacte et indifférenciée, l'état de foule, l'institution, le langage) précédent, étayent et constituent les conditions d'avènement du sujet singulier comme *Je* (*Psychologie des Masses et Analyse du Moi*).

A ces hypothèses s'ajoutent les données de la clinique moderne des psychoses et des pathologies intergénération-

nelles, qui mettent en cause les corrélations fondamentales entre la structure des liens intrasubjectifs et la structure psychique du sujet singulier, jusqu'au point où les hypothèses sur la formation (et les avatars de la formation) de l'inconscient appellent une topique, une économie et une dynamique *intersubjectives*. Ces hypothèses sont formulées à partir des travaux de psychanalystes qui ne situent pas leur pratique ailleurs que dans la cure ou dans des formes aménagées de la cure. Bien entendu la clinique groupale soutient aussi de tels points de vue.

L'intérêt de constituer un ensemble d'hypothèses psychanalytiques sur le lien de groupement, et non une psychanalyse appliquée, présente le même niveau de nécessité théorique que l'élaboration d'une théorie psychanalytique du langage. Nous sommes des êtres de groupe et, corrélativement, des êtres de langage et de parole. Je suivrai ici la proposition d'A. Green (13) : « aucune théorie psychanalytique du langage, écrit-il (et j'ajouterai : du groupement) ne peut être fondée en dehors de la mise en perspective de l'appareil du langage (et j'ajouterai : du groupement) dans l'appareil psychique. Partie de l'appareil psychique et comme sa métonymie, l'appareil du langage (idem du groupement) en est aussi sa métaphore réduite ». Il reste, bien entendu, à discerner, *mutatis mutandis*, la spécificité et les rapports du langage et du groupement. Car, tout comme le langage est d'une structure hétérogène à la psyché, ainsi le groupement. Il reste à définir la catégorie psychique capable d'articuler groupement et psyché, comme « la catégorie de la représentation est susceptible de créer un pont entre psyché et langage » (A. Green, *ibid.*).

Ainsi pourraient être précisées les formations et les processus groupaux de la psyché, spécialement les états et les structures groupales de l'inconscient et du préconscient, du Moi et du Surmoi, l'étayage du narcissisme, du refoulement et du rejet sur les formations groupales.

Alors pourraient être définies la consistance et les enjeux, pour les sujets singuliers, des alliances, des pactes et des contrats inconscients que gèrent les métapsychologies croisées du sujet singulier et des ensembles dont il est partie prenante et partie constituante.

(13) A. GREEN, 1984, « Le langage dans la psychanalyse », in *Langages*, Paris, Les Belles Lettres.

2.2. Sur la consistance de la méthode et du dispositif.

La méthode de la psychanalyse est congruente avec son objet théorique : en effet la méthode de la libre association est destinée à « mettre en évidence un ordre déterminé de l'inconscient » (14) ; ajoutons : dans l'espace psychanalytique constitué par le contre-transfert et le transfert. L'invention de l'espace et de la méthode propres à la psychanalyse se met en place, avec la question *des transferts*, dans la cure de Dora et dans ses développements ultérieurs. J'en ai évoqué le contexte et l'avant-coup avec l'épisode Freud, Emma, Fliess.

A la question de la méthode il est possible de répondre de deux manières : *a priori* par les réquisits qu'elle exige, ou par les effets empiriques qu'elle développe. Cette seconde démarche est sans doute la plus fiable, et c'est donc à ses résultats qu'elle doit être évaluée et travaillée. De ce point de vue, nous pourrions établir le débat à partir des critères du travail psychique produit par la méthodologie psychanalytique dans le dispositif groupal. Je ne m'y engagerai pas, dans le cadre de cet article.

Deux questions *a priori* demeurent ouvertes. L'une concerne le, ou plutôt, *les transferts* en situation de groupe : leurs modalités, leurs objets, leur analyse. Le débat reste ouvert, après les premières mises au point (15) sur leurs relations (transferts croisés, multiples), sur leurs spécificités en fonction des singularités des sujets, sur leurs déliements et le rythme de la perlaboration, sur ses restes et leur destin. Spécialement, ce qui dans le dispositif groupal est *transféré*, par comparaison et différence avec le transféré dans la cure dite individuelle, doit être précisé. Il n'est pas possible de répondre à cette question sans se référer à la clinique des dispositifs de groupe : elle seule établira la validité de la méthode.

La seconde question concerne la libre-association et ce que l'on doit bien désigner comme *la chaîne associative groupale*. Constater que cette dimension de la méthode, à peine esquissée par S.H. Foulkes en 1964 (16), a été négligé par ceux des psychanalystes qui mettent en œuvre une méthode groupale est assez stupéfiant, et signe assez les difficultés de rendre

(14) J. LAPLANCHE, J.-B. PONTALIS, 1967, *Vocabulaire de la Psychanalyse*, Paris, PUF.

(15) A. BÉJARANO, 1982, « Résistance et transfert dans les groupes », in D. ANZIEU, R. KAËS, et collab., *Le travail psychanalytique dans les groupes*, tome I, Paris, Dunod.

(16) S.H. FOULKES, 1964, *Psychothérapie et Analyse de groupe*, Paris, Payot (1970).

compte de l'écoute du discours produit en situation de groupe. Mais il est vrai que nous ne disposons pas non plus, dans le domaine de la psychanalyse référée à la cure, d'une théorie générale du processus et de la chaîne associative, quand bien même les propositions pour une théorie du langage et de la parole dans la cure ne manquent pas. C'est que la question recouvre, pratiquement, celle du statut de la parole, de son style, de ses rapports singuliers avec l'inconscient.

J'ai commencé, il y a quelques années, à ouvrir un chantier de recherche sur ce sujet, et les difficultés sont d'abord apparues non seulement de s'assurer de protocoles fiables, mais de définir des hypothèses consistantes sur les principes d'organisation d'une telle chaîne associative groupale. Au risque de schématiser, je résumerai ainsi quelques propositions de travail (17) :

— un rapport spécifique s'établit, en situation de groupe, entre le processus associatif de chaque sujet et l'ensemble des idées qui surviennent (*die Einfällen*) d'être associées dans le lien groupal, dans la succession des énoncés des sujets singuliers.

— Ce rapport est tantôt de levée du refoulement, tantôt de son maintien ou de son refoulement, si l'on prend en considération les effets de la chaîne associative sur le processus associatif des sujets singuliers : les associations de chacun sont, pour une part, déterminées par l'organisation des énoncés formant la chaîne associative groupale. L'expérience spécifique est donc celle de la reproduction de la structure de la chaîne signifiante dans laquelle chaque sujet accède à son propre chiffre et en soutient la vérité : le travail de l'analyse est ici celui de l'accès aux liens de parole qui, pour une part, parlent en *lui*, pour lui, de lui, et dont il aura à se dé-liaer, pour autant qu'il y aura trouvé ou suscité son entrave.

Les conditions du refoulement et de la levée du refoulement dans l'être-ensemble sont ainsi éprouvées, tout comme celles d'un retour d'affects et de signifiants jusqu'alors maintenues non disponibles, et que *porte* la chaîne associative groupale.

Le bénéfice d'une telle expérience lève une bonne partie des obstacles formulés par Freud dans ses conférences de

(17) Pour plus de précision, cf. R. KAËS, 1984, « Répétition, élaboration et souvenir de l'événement traumatique dans la chaîne associative groupale », in J. GUYOTAT, P. FÉDIDA, *Événement et psychopathologie*, Paris, Masson, 1986 ; Chaîne associative groupale et subjectivités, *Connexions*, 47, 7-18.

1916 : il est vrai que le dispositif doit ménager « l'autonomie sociale » de la personne, si l'on entend par là la nécessité qu'un tel processus de travail ne soit engagé qu'avec des sujets qui n'ont pas entre eux de liens de dépendance inscrits préalablement dans le réel (18). Mais il est vrai qu'une telle expérience décape les formations imaginaires qui soutiennent la représentation de l'unité de la personnalité, au point que c'est le groupe comme entité qui se charge, par déplacement et métonymie, de la reconstituer dans l'imaginaire partagé de ses sujets. Enfin, le dévoilement « des fondations scabreuses de la société » ne saurait être, pour des psychanalystes plus scandaleux que celui de la sexualité infantile. Pourtant, il me vient souvent à l'esprit qu'il reste à écrire, pour le groupement, l'équivalent des *Trois essais*.

(18) Ce qui interroge les conditions précises et spécifiques de possibilité d'une thérapie familiale psychanalytique et ses effets, ou les thérapies d'orientation psychanalytique conduites avec un parent et son enfant. Cf. à ce sujet : A. RUFFIOT et collab., 1981, *La thérapie familiale psychanalytique*, Paris, Dunod, et l'excellente étude de M. Th. COUCHOUD, 1986, « Du refoulement à la fonction dénégatrice », *Topique*, 37, 93-133.